

## La vision, le rêve ou le cauchemar d'Allan ?

« Le mystère du génie et de l'inspiration reste entier. »

J. Bergier

[...] une vie sans beauté n'est qu'un lourd fardeau.

Euripide

Qui sait si notre vie n'est pas la mort, et si mourir n'est pas  
vivre aux Enfers ?

Euripide, « Fragments »

La rêverie est la vapeur de la pensée.

Victor Hugo, « Océan »

L'imagination est plus importante que le savoir.

Albert Einstein.

Le rêve est la réalisation déguisée d'un désir refoulé.

S. Freud, « Le rêve et son interprétation. »

Ils s'enfoncent, s'enfoncent, s'enfoncent, ...

Cette pensée me submerge, me tourmente. Suis – je fou  
ou n'est-ce pas là pur caprice d'un esprit divergeant de ces

misérables mirmidons. Je me leurrais nuit et jour, peut-être dans l'espoir qu'un jour celle-ci m'abandonnerait.

Ce fut peine perdue, mes songes devinrent au fur et à mesure plus rocamboliques. Davantage je me morfondais dans ce que je citerais « délires de réalité » et mieux mon âme s'enivrait de ces délices que nous procurent les songes.

Un, particulièrement me laissait perplexe.

Etrangement, cela devint – avec le temps – une idée fixe, une monomanie. Il m'était impossible de m'en défaire, tel une sangsue avide de sang ou de savoir.

Cette illusion qui de jour en jour prenait forme, me persuada de la transposer en récit, qui je l'espère paraîtra sans vouloir dramatiser les esprits faibles moins abscons que mes pensées ; ainsi je serais en mesure d'affirmer que le fantastique et l'imaginaire coexistent.

Tout ceci me paraît subjectivement trop réel.

Son quotidien retour me plonge dans un état proche de la démence et avec un peu de chance – en le relatant – je me délivrerais de cette abomination.

Au commencement, mon frêle corps repose sur une plage, pas n'importe quelle plage, non, celle-ci s'obstruit de divers et minuscules planctons ressemblant affreusement à une catégorie que je reconnaissais mais dont le nom m'échappe.

Chassant ces lugubres visions, ma personne se mit sur pieds et avança tel un aveugle.

Inconsciemment, je pris connaissance des alentours. Mêmes dans mes fantaisies les plus excentriques, je n'avais imaginé cela.

Des plaines en veux-tu, en voilà, se chamaillaient la terre. L'herbe exhibant sa parure d'origine – qui est le noir – proliférait sur des étendues à perte de vues. Promenant mon regard, mes orbites furent littéralement happées par une masse sombre.

Au bout de quelques foulées, j'étais persuadé que les rêves devenaient réalité. Se dégageant d'un amas de fumée, une forêt miniature – réplique même du bois que le prince ignorant tente inexorablement d'abattre – se livra face à moi. Spectateur affûté du moindre détail, des larmes descendaient en file indienne le toboggan de ma tristesse. Nul mortel n'avait jamais pu contempler un pareil spectacle.

L'ignorance de la beauté de nos jours est telle, qu'en présence de ce panorama, j'adhérais au déterminisme. Je courus, courus en sa direction jusqu'à perdre haleine.

A destination, je palpais les ingrédients qui furent à l'origine de cette mirifique féerie. Une pensée divine m'effleura l'esprit, n'est-ce pas là, le schéma idyllique pour mourir ? Sans aucun doute, si.

Des chênes, dépourvus de leurs manteaux – superficiels – de feuilles, aux reflets obscurs, avaient pour seule compagnie, des merles. Ceux-ci piaillaient tristement une mélodie mélodique et harmonieuse. Durant ce laps de temps, l'hallucinante impression que les arbres m'imitaient pleurer, fut mon inclassable vision.

Finalement, je m'orientais vers un mirage, que je crus être sur l'instant. A peine avais-je parcouru quelques pas que ce mirage se matérialisa.

Un village non pas ordinaire se trouvait en ce lieu.

Laissant libre cours à la divergence de mes idées, celles-ci sursirent en raison de mon arrivée à l'orée du hameau. Cette simple optique eu pour corollaire le tournicotement de mes yeux dans leurs orbites.

Le bled en question délivrait de par son architecture, une unique rue. Que ce soit à droite ou à gauche, des villas aux caractères gallo-romains se faisaient face, comme deux tribus prêtes à guerroyer. Puis, suite à plusieurs foulées, j'aperçus – non sans une certaine réticence – un

monticule ; composé de piliers verticaux et parallèles, avec pour casquette une tige horizontale. De part et d'autre de cette identique tige, suintaient trois chaînes qui supportaient l'apport menu d'êtres de chair, désormais putrides. Un carcan portait fonction de collier étrangleur, enfin, le pensais-je.

Je n'osais interpréter le délit commis de ceux-ci, tant la bestialité de leurs châtiments m'horripilait.

Omettant cette méditation, ma curiosité fut toute ouïe. J'ai omis la précision que devant chaque demeure s'étalait un trottoir d'au moins neuf pieds.

Je me dirigeais donc vers une habitation, leurs uniformités conféraient et émanaient un je ne sais quoi d'indicible. A peine mon pied posé sur ce même trottoir, qu'une sensation d'épuiement collectif submergea ma personne.

Avais-je à faire à des vampires ou quelques autres formes sataniques qui soit ?

Equivalent aux vers d'un poète, j'aperçus sur chaque gîte ou plutôt leurs porches, des mortels en bois qui étaient taillés et pendus, probablement en effigie des malheureux cadavres.

Chancelant, je fis marche arrière en apercevant ces identiques portes s'entrouvrir, semblable à un animal pris au piège, j'hurlais...

Ruisselant, je m'éjectais de mon matelas, enfin ce que je considérais comme mon matelas.

La fétuque trempée et humide, bouleversée par des larmes de sublimité faisait office de târa. Reprenant peu à peu mes esprits, je m'interrogeais.

Comment cela était-il possible ? Par quelle diablerie mon être avait-il pu se retrouver ainsi ? Malgré moi, le tapis qui supportait mon poids était de ton excessivement noirâtre.

Objectant l'éventualité que mon tourment était de nature réelle, je me remis en marche.

C'est alors, qu'une perception de déjà-vu, déjà vécu s'infiltra à travers mes pores, une sensation qui abandonne notre inconscient dans les abîmes putrides de la réflexion.

Car je devinais incontestablement la genèse de mon malheur mental, inutile devint alors la puérile « réflexion », concernant ma ou mes antérieures vies à travers différents âges du temps et de l'espace. Cette hypothèse me parut logique et fiable.

Suite à un interminable parcours parsemé d'extravagants paysages exfoliant ici et là d'exquises plantations naturelles, je retrouvais l'éblouissant bois surplombant cette plage qui naguère reçut l'apport inconditionnel d'une ossature originale.

Je retraversais ce bois, je devais en avoir le cœur net, si tous ces éléments prenaient l'allure de la réalité, je ne crains que la méthode la plus significative et expéditive pour libérer mon âme tiraillée soit le suicide.

Le village en question avait gardé son visage ectoplasmique, sauf erreur de ma part, les fameux trottoirs se retrouvaient à présent bondés – de chaque côté de la rue – de personnages uniformes. En réalité, ceux qui occupaient les abondants pavés portaient une longue tunique sombre. Leurs faciès obliquaient vers l'avant, avec pour support un rictus démoniaque à vous glacer les os.

Pourtant, je repérais une particularité s'opérant dans la disposition à travers laquelle ceux-ci se décalaient. Parmi le troupeau de droite, je pus discerner un certain décalage. Une quantité d'individus disparaissaient en présence de leurs confrères faisant écran, comme aspirés par leur propre bêtise. Avec du recul, les immenses trottoirs offraient une optique démesurée ; que ce soit à bâbord ou à tribord ; la population s'ornait d'attributs, l'un avait les pieds solidement appuyés contre le sol, tandis que l'autre ne laissait entrevoir que le menton de sa carotide, en effet, celui-ci

était enfoui à même la terre, comme si le carrelage terrestre se mouvait à l'enfoncement de l'unité ?

Vision fantasmagorique ou pas, je fus terrifié à la simple idée de penser que le mal dont souffraient ces gens avait un rapport notoire avec leur intelligence. L'horreur atteignit son apogée, quand mes yeux s'arrêtèrent sur un bien étrange individu qui flottait dans l'air. L'éventualité que j'avais énoncée en concordance avec les faits, pris forme lorsque le phénomène errant me fixa.

Je n'avais souvenir de mon dialecte, la perspective d'émettre un son quelconque pour découvrir ma voix ne m'avait point effleuré l'esprit. C'est au moment où cette chose ouvrit démesurablement sa cavité buccale en un cri strident et inhumain qu'une vague houleuse et putride s'échoua sur mes neurones. Mais comme toutes vagues qui s'élancent fougueusement sur le sable, atrophiées et salies de souvenirs qu'impriment les pattes d'une race inférieure, les vagues se retirent et s'évanouissent.

Une semblable sensation emplit mon âme, l'homme le remarqua soudain et me désigna d'un doigt crochu et squelettique. Ce similaire doigt ne s'ancra point là, me visant éperdument, celui-ci décrivit un arc de cercle en direction du monticule aux pendus. Les bêtes du trottoir qui jusqu'à maintenant n'avaient obstrué l'air de leurs mouvements, déplacèrent simultanément leur abattis droit vers une poche percée dans les doublures de leur éphod, située à proximité du cœur. La lame resplendissante d'une dague devait s'apparenter au châtiment exclusivement réservé aux personnes de mon espèce car dorénavant ces sbires faisaient marche avant. Nul terme ne peut décrire l'effroi du moment, leurs regards plongeaient s'emparer de mon unique bien, mon esprit. Je me sentais glisser, avaler par une quantité innommable.

Peut-être crut-il en ma dernière heure ? Attendu que le vil sage ne relâchant son étreinte hypnotique, considéra ma déconvenue comme synonyme d'abandon, il fondit sur ma personne attelé lui aussi d'un poignard.

Les occupants du trottoir étaient approximativement à deux bons mètres, – c'est à eux que je dois mon sursis – cela me permit d'esquiver d'une pirouette le primitif assaut. L'anthropoïde volant rentra en collision avec ses congénères qui commençaient à m'encercler. A ce moment-là, une pensée vous submerge, vous pourfend ; fuir, fuir et encore fuir.

Obéissant aux instincts primaires, je pris la poudre d'escampette sur nulle part, enfin, hors d'ici. Je ne sais combien de temps ce manège dura, peut-être un jour ou bien deux. Toujours est-il qu'ils abandonnèrent la chasse en l'absence de mon regard.

Durant ma frénétique odyssée, les divers sites qui attirèrent mon attention furent dignes d'intérêt. Mais cette course chevronnée m'avait littéralement désorienté, de mémoire je retraçais le parcours menant à un tableau dont la beauté égalait celle des étoiles ; oui, la perspective d'un tel spectacle me laissa nonchalant et vide.

Ces émotions qui auparavant me tourmentaient s'évaporèrent en une vitesse avoisinant celle de la lumière. Bientôt, suite à mon intense périple, le décor présent tout à coup m'apparut familier, trop familier...

N'était-ce pas lui qui m'avait accueilli à feuilles ouvertes au déclenchement de ce maudit tourment ?

L'incompréhension battit de l'aile et la troublante vérité atterrit semblable à une plume, j'étais condamné soit à l'exil, soit à la mort. Ses subjectives réflexions s'éclipsèrent au moment où mes yeux croisèrent ceux de la lune. Autour de cette déité, dansaient moult nuages opaques et écarlates. Mille et une pensées inquiétantes assaillaient mon esprit, inutile s'avérait la poursuite de ma quête, au revers de ces fagots, se découvrait le déchu ha-

meau aux mœurs patriotiques particulièrement sanglantes. A l'instar des dire précédemment énoncés, ceux-ci sursirent pendant que je refocalisais ma contemplation – en un point de non-retour – sur l'astre lunaire.

Le firmament bondé de délicats stratus me servait d'observatoire, m'enlisant dans leurs magnificences, j'envoyais paître toutes mes futiles inquiétudes, et ainsi quitter ce monde qui n'était pas le mien.

Nul humain durant son insignifiante vie n'a d'espoir, enfin ici, l'espoir reposait sur ces cieus qui transperçaient de sublimité l'esthète. Le doux et somptueux gazon noir accueillit délicatement la créature. Le disque lunaire scintillait de mille feux, il fut escorté de ses fidèles amis, qui comportaient entre autres des cumulus dansant et exécutant une onirique danse, ainsi que des merles s'égosillant à travers une mélodie des plus savoureuses et enrôlant notre mère blême, en donnant l'ahurissante impression qu'ils sauvegardaient un patrimoine encore propre. Tout ceci contribua aux irrévocables volontés de notre poète, si bien qu'au terme d'infinies secondes, il sanglota et se tut à jamais.

## Apocaliptica

« L'artiste primitif était un magicien dont le dessin avait toute la vertu d'un enchantement magique, d'une incantation. »

Germain Bazin

Les souvenirs ont toujours quelque chose de plus inquiétant que la réalité.

Howard Philips Lovecraft

Le plus démoniaque de tous les chocs vous vient de l'inattendu le plus insondable ou de l'impensable le plus fou.

H. P. Lovecraft

Vous voudriez percer le secret de la mort,  
Mais comment y parvenir sans aller le chercher au cœur de la vie ?

Khalil Gibran

Quand on est mort, c'est pour longtemps.

M. A. Desaugiers

La vie en somme tout ce qu'elle englobe, ne signifie rien ; les préjugés qu'on lui accorde n'ont en réalité au-

cune valeur. Nous naissons à travers des piaillements criards, discordants, à votre avis pourquoi, pour quelle raison ?

La réponse à cette interrogation est – on ne peut plus simple. Que dirait une âme trépassée si on la délogeait de son paisible sommeil éternel et rêveur ? La crise précoce d'un nouveau-né est souvent argumentée par l'arrêt brutal de soins prodigués à travers un cocon suave, pour aboutir sur cette extraction qui elle-même conduit à l'intrusion d'une nouvelle enveloppe charnelle sur nos terres barbares. Mais en vérité, il n'en est rien de cela. Le précoce courroux mélancolique d'un marmouset qui suit un accouchement, réside dans l'imprécation de la race humaine ; vous conviendrez aisément que l'optique de – naître pour mourir – n'attire point les éloges, ainsi chers lecteurs, vous comprendrez – enfin, je l'imagine – mon refus irascible de vivre à l'intérieur d'un monde qui aux premiers abords paraît affriolant, mais qui par la suite démontre sa véritable nature de bouffissure. Avant de vous quitter, j'aurais retranscrit sur le papier une histoire qui n'en est pas une, davantage une vision qu'une histoire. Cette vision donc, fut l'œuvre d'un marin, du rang d'amiral et se nommant seulement Byrd. De caractère schizoïde, notre homme passait ses journées et ses nuits sur l'océan à bord de son voilier. Quand il revenait sur terre, pour se réapprovisionner, les seules paroles qu'il éructait portaient préjudice à son miroir, objet qui le répugnait considérablement, tant pour son reflet atroce que pour sa superstition. Bientôt, au fil du temps, on le vit de moins en moins pendant des intervalles s'allongeant progressivement, jusqu'au jour où il ne rentra plus et partit définitivement en direction d'un au-delà. Pourtant, un soir de tempête – précédant la mort de l'amiral Byrd – où les complaints du borée se firent entendre à l'horizon de l'océan, amenant ce dernier à élever ses troupes hors de l'eau, j'aperçus près des collines sa bleuses, lieu de ma promenade quotidienne, un voilier.